



Cette histoire remonte à plus de vingt ans dans un autre service, dans un autre contexte. Mais cette histoire reste présente avec cette question : ai-je été digne de ma mission? Jusqu'où aller ?

La grande exclusion. Comme chaque jour depuis plus de dix-huit mois, les pompiers viennent une fois encore accompagner aux urgences « Il-elle ». Nous le connaissons tous. Non, plus exactement, nous savons tous de qui il s'agit. « Il-elle » existe. Il est accompagné quotidiennement ou même plusieurs fois par jour. Nous ne savons rien de « Il-elle ». Il est le plus pauvre des pauvres. « Il-elle » a aussi perdu son identité comme bien d'autres SDF. Quand bien même aurait-il un nom qu'il serait un nom de « scène ». Et à quoi bon, cela doit faire bien longtemps que plus personne ne l'appelle ! De quel genre est-il, homme, femme ? Ce corps trafiqué par la « chirurgie esthétique » ne peut nous donner aucun renseignement. Sa tenue vestimentaire, souvent réduite à sa plus simple expression nous indique de quel commerce il survit. Nous n'avons jamais entendu le son de sa voix, perdu dans un ailleurs voilé par les vapeurs d'alcool ou d'autres toxiques. Accompagné souvent pour les suites d'une crise d'épilepsie, à peine a-t-il pu retrouver quelque esprit, se remettre debout qu'il est déjà reparti vers des bas-fonds indicibles. « Il-elle » nous a toujours échappé. « Il-elle » était entré dans le quotidien du service, mais était resté en marge comme une comète qui ne fait que passer pour aller se vendre encore et toujours.

Stop ! Dans le calme de cette après-midi ensoleillée de printemps, agitation soudaine :

- « B... vient vite, « Il-elle » fait une crise dans le hall de l'hôpital »
- « Mais il vient d'être accompagné par les pompiers dans le service. »
- « Oui mais il a fugué ! Et il fait un état de mal épileptique au milieu de tout le monde ! »

Et je me suis entendu dire : « Non, stop ! Je n'y vais pas, ramenez le, on ne fera rien. »

Surprise silencieuse de mon entourage. Il y avait transgression de notre éthique professionnelle. Nous ne répondions pas à notre mission de soignants, à notre responsabilité. Je ne sais pas si l'injection « salvatrice » quotidienne de Rivotril lui avait été in fine faite ou pas. Mais « Il-elle » est rapidement reparti vers sa prison alcoolisée et toxique. Cet être humain est finalement mort quelques semaines plus tard seul dans une cellule de dégrisement d'un état de mal épileptique. L'équipe jeune a évidemment reparlé de cet événement, avec toutes ses questions. J'étais persuadé du bien-fondé de cette décision, mais les années passant, l'expérience aidant...

Ai-je eu raison de dire non ? Pourquoi ai-je pris le risque de ce refus de soins, de cette transgression ? Des années plus tard la question reste pleine et entière.